

PIERRE PACHET : LA PENSÉE QUI MANQUE

Par Pierre PACHET 11 juillet 2016,
Ancien membre du comité éditorial de la Quinzaine littéraire,
puis de la revue en ligne En attendant Nadeau.

Depuis quelques mois, il règne dans les débats une violence qui suggère que l'on aurait oublié les expériences totalitaires du XXe siècle et la fragilité inhérente de la démocratie. L'écrivaine Yael Pachet nous a envoyé l'ultime texte de son père, Pierre Pachet, essayiste, enseignant et intellectuel antitotalitaire, mais surtout écrivain de l'intime, disparu le 21 juin.

La pensée qui manque

A entendre certaines des paroles et des idées qui envahissent l'espace public depuis quelque temps, un homme de mon âge est frappé par un manque : c'est comme si la réflexion accumulée depuis les années 1950, et qui s'était concentrée, non sans résistance, autour de la question du totalitarisme, et donc de la fragilité de la démocratie, était désormais oubliée ou reléguée dans un passé révolu, hitlérisme et lénino-stalinisme étant détruits et leur menace effacée. On oublie aisément qu'un système analogue gouverne l'immense et puissante Chine, la Corée du Nord et les régimes issus de l'ancienne Indochine, et que l'islamisme fanatique emprunte certains des traits du totalitarisme. Ainsi revient une phraséologie irresponsable qui, au nom de la lutte des classes ou de la défense des plus faibles, avance des slogans meurtriers («mort aux patrons» ou «à bas les privilèges!»), sans paraître avoir la moindre conscience de leur nocivité.

L'expérience historique du totalitarisme du XXe siècle, avec les souffrances sans nombre qu'elle a engendrées, fut aussi une expérience de pensée. Elle alimenta des débats (sur la nature du régime hitlérien, sur celle du régime soviétique), dont la pertinence n'est pas éteinte : qu'on pense à Hannah Arendt, à Claude Lefort parmi bien d'autres penseurs. Ce qu'ils ont tenté d'élucider concernait l'énigme du surgissement de régimes capables, à partir de mouvements faibles mais unis autour d'une doctrine meurtrière et de dirigeants à la détermination inflexible, d'entraîner des millions d'hommes derrière le fantasme d'une société rassemblée, vigilante à l'égard d'ennemis sans cesse renaissants, et animée par une idéologie apte à mobiliser les hommes et à faire taire leurs doutes quant à la validité morale de leurs actes (1).

Comment de tels mouvements ont-ils pu naître et s'imposer dans des sociétés qui faisaient l'expérience de la démocratie - pendant quelques années en Allemagne et en Chine, pendant les quelques mois de la révolution démocratique de février 1917 en Russie - sinon parce que la démocratie, avec son effervescence, et l'autorisation donnée au

surgissement de positions et de programmes politiques concurrents, apparaissait comme un régime faible, trop ouvert à ses contradictions internes, et par là incapable de faire face aux défis de l'époque : le chômage de masse et l'inflation galopante, avec l'humiliation de la défaite dans l'Allemagne de Weimar ; le refus massif de la guerre et le désir de posséder la terre qu'ils travaillaient chez les paysans russes ; l'agression japonaise et le besoin de rassembler un immense pays à la tradition millénaire en Chine ; et plus généralement aujourd'hui, dans le monde arabo-musulman, déchiré entre l'attachement à la tradition et l'attrait exercé par la modernité technologique et culturelle, le rêve d'un littéralisme qui promet de résorber ce gouffre dans une communauté soudée contre les ennemis qu'elle se désigne.

La situation actuelle de la France n'est en rien comparable : le pays reste fort et stable. Cependant il est en proie à des divisions qui sont souvent dramatisées, et c'est sur ce point que semble manquer, dans le débat public et dans le conflit des opinions, une conscience de la nature de la démocratie et des dangers qui la menacent du fait de son essence même, qui consiste à accueillir le conflit et l'incertitude, et à s'y fonder (voir ce que dit Machiavel de la force de la république romaine divisée entre la plèbe et les sénateurs) : conflits entre entrepreneurs et salariés, division moins facile à considérer entre salariés et personnes privées de travail, division entre zones urbaines et zones abandonnées, entre centres ville et banlieues ; conflits à coloration ethnique ou religieuse, et j'en oublie. Ces divisions engendrent un désir d'unité, qu'il s'agisse de l'unité nationale, jamais totalement assurée, ou de l'unité des travailleurs contre les possesseurs du capital, voire de l'unité des jeunes, incertains quant à leur place dans la société, contre les générations précédentes qui accaparent les postes et les privilèges.

C'est là que pointe le danger, lorsqu'à partir des conflits, de l'animosité ou des convictions d'avoir raison qu'ils engendrent, naissent des représentations de ce que serait la société juste, préfigurée par l'unanimité menacée par un élément inassimilable, ou par le mouvement impétueux que seule entrave la mauvaise volonté de quelques-uns ou d'une caste. La tradition politique classique enseignait comment le conflit des classes pouvait dégénérer en guerre civile. L'expérience du XXe siècle y ajoute un élément essentiel, qui tient à la nature des démocraties modernes, porteuses de la liberté d'expression, et de la promesse de l'égalité des conditions en dépit des différences des niveaux de vie. Par l'effet d'un paradoxe décelé par Tocqueville et qui se renouvelle à présent, plus cette égalité des droits et cette égalité des opinions s'affirment, plus s'exaspère la revendication extrême d'une égalité réelle des conditions et d'un triomphe de la seule opinion vraie.

On peut voir là des phénomènes superficiels, qui n'empêchent pas la société de continuer à fonctionner, dans une harmonie acceptable. Pourtant, depuis des mois, se manifeste une violence qui se dit légitime, et qui est considérée

comme telle, et approuvée, par nombre de ceux qui expriment leurs opinions, que ce soit dans la rue, sur des tribunes, ou sur les réseaux sociaux. Le risque n'est pas de les voir conquérir une majorité dans des scrutins divers, mais que s'installe dans le pays une frange d'opposants déterminés au «système», comme ils disent, à savoir à l'économie de marché ou à la démocratie représentative et aux organismes qui régulent la vie sociale. Car cette frange ne prétend pas incarner une opinion minoritaire, une utopie, mais la totalité de la société «opprimée» par ce qui la fait tenir ensemble. Sur ce point se rejoignent Mélenchon, une partie du Front National, la CGT, et des groupes d'enragés. L'extrémisme est une tradition française, qui risque à tout moment de réussir à occuper l'ensemble de l'espace des idées.

—

(1) La parution du témoignage de Julius Margolin, aussi bien sur le procès David Rousset contre *les Lettres françaises* (qui déniaient la réalité des camps soviétiques) que sur le procès Eichmann, vient opportunément apporter un éclairage d'une rare pénétration sur ces questions (*le Procès Eichmann et autres essais*, présentation et traduction du russe par Luba Jurgenson, le Bruit du temps, 2016).

Auteur notamment d'*Autobiographie de mon père* (Belin, 1987); *Devant ma mère. Récit autobiographique* (Gallimard, 2007); *Sans amour* (Denoël, 2011).

—